

Andrée Lück Gaye, lauréate 2023 du Grand Prix de traduction SGDL-Ministère de la Culture

PROPOS RECUEILLIS PAR ÉVELYNE CHÂTELAIN

D'aucuns affirment que le talent véritable se mesure à l'humilité. Andrée Lück Gaye, talentueuse traductrice et défricheuse du slovène en fait la preuve une fois de plus au cours de cet entretien, en rappelant que traduire de grands textes relatant des périodes d'atrocités peut être éprouvant mais que « pour nous ce ne sont quand même que des mots ».

Chère Andrée, lorsque je t'ai annoncé que tu étais lauréate du Grand Prix de la traduction SGDL-Ministère de la Culture, tu as semblé plus que surprise. En fait, tout comme la SGDL lorsqu'elle attribuait seule un Grand Prix de la traduction, ce grand prix commun récompense l'œuvre d'un traducteur, mais aussi le fait de faire découvrir une langue, une littérature, d'aller dénicher des textes qui sortent des sentiers battus. Ce qui est parfaitement ton cas, et quelques-uns des membres du jury connaissaient déjà ta traduction de *Cette nuit, je l'ai vue*, que nous avons tous appréciée.

Je n'aurais jamais imaginé qu'une petite langue à laquelle peu d'éditeurs s'intéressent soit ainsi récompensée. J'aurais été ravie même si la dotation avait été dérisoire, mais, bien entendu, la somme attribuée et le prestige de ce prix lui donnent un caractère encore plus inouï. Et encore moins d'en être bénéficiaire ! Et je remercie chaleureusement tous les membres du jury qui m'ont fait cet honneur.

Comment en es-tu venue à traduire du slovène ?

C'était une sorte de retour aux sources, à la fin des années 1960. Mon grand-père était d'origine étrangère, hongroise ou yougoslave, on ne savait pas très bien à l'époque. D'après la légende familiale, pour faire une vilaine blague, il aurait, avec un copain de son âge – ils étaient jeunes – attaché le curé à un arbre. Au tout début du XX^e siècle, ça ne pouvait pas se passer très bien. En compagnie du copain, mon grand-père aurait alors émigré en suivant un long périple, par l'Autriche, l'Allemagne, la Belgique, jusqu'en France, d'où il est brièvement parti aux États-Unis avant de revenir s'installer en France. Il a travaillé dans les mines de charbon du Pas-de-Calais, et parlait un étrange mélange de ch'ti et de ce qu'on appelle le dialecte de Prekmurje, issu de la langue littéraire de cette région, qui a pratiquement disparu en tant que langue littéraire. À l'époque, lorsqu'il a épousé ma grand-mère, celle-ci a perdu sa nationalité française, devenant apatride, jusqu'à la naturalisation de mon grand-père quelques années plus tard. Mon grand-père parlait très peu, sans doute gêné par le handicap de la langue. Je l'ai peu connu, mais je me rappelle qu'il s'intéressait à mes résultats scolaires. Toujours est-il qu'un jour, j'ai décidé de prendre contact avec la Slovénie, par l'intermédiaire d'une tante qui avait gardé une adresse d'avant la guerre, de la famille là-bas. Je suis partie en Yougoslavie avec cette adresse et c'est dans une petite ville de la côte dalmate, en Yougoslavie, que les employés de la poste m'ont montré où se trouvait le village de ma famille, à l'autre bout du pays, à la frontière hongroise. Mes cousins parlaient slovène

et allemand, et on tentait de communiquer à coups de dictionnaires ! Cela ne pouvait pas aller bien loin, et j'ai vite compris que cette langue comportait visiblement des déclinaisons et omettait les pronoms, mais si je voulais communiquer avec ma famille, je devais l'apprendre.

Par chance, M. Claude Vincenot, à l'INALCO, donnait à cette époque des cours du soir de slovène, réservés aux étudiants salariés, et j'ai pu en profiter. Cela a été une merveilleuse opportunité, car cette formule n'existe plus aujourd'hui. M. Vincenot m'a proposé la traduction d'un livre, *Procès-verbal*, qui traite des procès de Dachau en Yougoslavie. À cette époque, dans les pays de l'Est, on n'a pas seulement jugé les bourreaux mais aussi les victimes. Puisqu'elles avaient survécu à des traitements inhumains, à un manque de nourriture dramatique, c'était que, d'une manière ou d'une autre, elles avaient collaboré avec l'ennemi, ou pour le moins s'étaient compromises. Et puis, c'était aussi une manière de régler des comptes politiques.

En France, le travail de Robert Paxton qui a prouvé, documents à l'appui, le rôle actif du gouvernement de Vichy pendant l'occupation notamment dans la persécution des Juifs, a marqué une véritable rupture dans la manière de considérer l'histoire et plus personne ne soutient la thèse du « double jeu de Vichy ». En dehors de quelques énergumènes, il y a, je ne sais comment dire, un état des lieux admis par tous. Ce n'est pas du tout le cas en Slovaquie, on a parfois l'impression que la guerre civile qui a eu lieu pendant la Seconde Guerre mondiale n'est pas vraiment terminée. La réconciliation entre « les rouges » et « les blancs » que pourtant beaucoup de Slovaques appellent de leurs vœux, tarde à se faire.

Est-ce que cette première traduction en a facilement entraîné d'autres qui ont eu plus de chances de voir le jour ?

Non, pas vraiment. J'ai eu l'occasion de traduire des textes courts, quelques contes pour enfants, pour une revue associative, la revue du PEN Club slovène, je crois.

En Slovaquie, les traductions sont souvent subventionnées. Un organisme les paie, pas très bien d'ailleurs, mais ensuite personne ne se soucie de les faire publier. Elles dorment des années dans des tiroirs et tout le monde les oublie. C'est un véritable gâchis.

Dans ma « carrière », j'ai eu beaucoup de problèmes avec des éditeurs qui n'étaient pas très corrects. Je dois avouer que je ne m'en souciais pas. Je traduais, mais je ne me considérais pas comme une traductrice. C'était une activité en plus, que je pratiquais pour l'amour de la langue, pour l'intérêt que je portais aux textes, et plus tard par désir de faire connaître la littérature slovène en France. Comme je gagnais ma vie par ailleurs et que, de toute façon, je n'aurais jamais pu la gagner en ne traduisant que du slovène, c'était le cadet de mes soucis. Je fais beaucoup plus attention dorénavant, et je signe des contrats en bonne et due forme !

Mais, à mes débuts si je puis dire, j'ai aussi eu des expériences intéressantes, j'ai par exemple traduit le catalogue de l'exposition de Jože Plečnik, l'architecte qui avait, entre autres, rénové le château de Prague et modernisé Ljubljana. Cette exposition a eu lieu en marge de la grande exposition « Vienne, naissance d'un siècle, 1880-1938 » à Beaubourg en 1986. C'était une traduction intéressante, accompagnée d'un excellent contrat, cette fois.

Nouveau coup de chance, l'Association des écrivains ou des traducteurs slovènes m'a proposé de traduire *Pèlerin parmi les ombres*, de Boris Pahor, et cette fois, c'est Eugène Bavčar qui a trouvé un éditeur, et le livre a été publié par La Table ronde en 1990 et ré-édité de nombreuses fois depuis cette date. On peut dire que c'est grâce à la traduction française que Boris Pahor a été reconnu même en Slovénie où il a été republié après avoir été traduit en italien puis en allemand. L'auteur revient au Struthof, au milieu des touristes, c'est-à-dire là où il est arrivé en 1945 après avoir survécu à l'internement dans quatre autres camps et il évoque ses souvenirs.

Tout le mérite en revient peut-être à la traductrice, comme pour Edgar Allan Poe, que l'on a découvert grâce à Baudelaire, même si à l'époque la rigueur de la traduction était loin d'avoir autant d'importance ! J'imagine qu'ensuite les choses ont été un peu plus faciles, du point de vue de la traduction.

Un peu. De fil en aiguille, j'ai été en contact avec Christian Bourgois, qui était très intéressé par la traduction de *Levitán*, de Vitomil Zupan, mais lorsqu'il a créé sa propre maison d'édition, cet ouvrage n'entrait plus dans aucune collection et il a dû renoncer à sa publication, et l'ouvrage n'est donc pas encore publié à ce jour.

C'est Éric Naulleau qui le premier a publié des textes de Drago Jančar, à l'Esprit des péninsules, en particulier *L'Élève de Joyce* et *Aurore boréale*. À partir de là, au début des années 2000, plusieurs traductions se sont enchaînées, alors que j'étais toujours enseignante. De toute façon, cela ne suffisait toujours pas pour faire de la traduction une carrière exclusive. J'ai ensuite retraduit *Alamut* pour Phébus.

J'ai aussi traduit pour Le Seuil la trilogie *Les Immigrés*, de Lojze Kovačič. C'est un récit narré du point de vue d'un enfant puis d'un jeune homme, qui s'étale de 1938 à 1951. C'est une écriture très émotionnelle, à bâtons rompus, pleine de points de suspension, qui suit avec fluidité l'évolution du langage de l'enfant. On passe progressivement de la parole du jeune garçon à celle de l'adulte sans même s'apercevoir de la transformation, tant celle-ci est naturelle. C'est une succession vertigineuse de souvenirs parfois tendres, parfois terribles, qui décrivent à merveille les déchirements et les conflits qui traversaient le pays. On ne peut pas dire que sur ce texte le travail du traducteur ait été facile !

C'est dans cette trilogie que l'on apprend l'histoire de ce que l'on pourrait appeler le train de la honte, ce train ambulance de la « Commission spéciale de l'émigration » qui a fait le tour de toutes les villes occupées d'Europe centrale où les familles, comme celle de Kovačič, dont au moins un des membres est d'origine allemande, sont convoquées pour des tests en tout genre et aussi des prises de photos, nus, dans des positions dégradantes. Ceci dans le but d'accorder ou de refuser les statuts de *Volksdeutsche*, le statut commun ou de *Reichsdeutsche*, la catégorie la plus noble. Dans ce dernier cas, les heureux élus seront accueillis en Allemagne. La famille de Kovačič qui a l'honneur d'être parmi les « citoyens égaux en droit du grand Reich allemand » refusera de partir. Quand sa fille dit : « Refuser après tout ce qu'on a subi ? » la mère, c'est elle qui est d'origine allemande, répond : « Justement pour ça ! » Qui a déjà entendu parler en France de ce train, de cette commission spéciale de l'émigration ?

Ce roman n'a reçu qu'un faible succès d'estime et a plutôt été un flop commercial, c'est pourtant un véritable chef-d'œuvre, pas un simple chef-d'œuvre de la littérature slovène, mais un grand texte qui a sa place dans la littérature mondiale. J'espère qu'un jour, il sera reconnu à sa juste valeur.

Les textes dont tu parles semblent très ancrés dans l'histoire propre du pays, histoire qu'on ne connaît guère plus que la langue.

Peut-être moins encore ! Dans ce texte comme dans d'autres, on s'aperçoit que la seule connaissance qu'ont les Français de l'histoire de la Slovénie au siècle dernier nous est transmise par la littérature. Peut-être parce qu'il s'agit d'un tout petit pays, aucun historien ne semble s'être penché sur cette région et cette époque. On trouve peut-être des textes en allemand mais aucun en français, ce qui n'aide pas à trouver le vocabulaire adéquat, car les termes ne sont pas passés dans la langue française. Personne ne connaît par exemple le mot *domobranci* qui désigne les « collabos » slovènes alors qu'on a entendu parler des *tchetniks* de Serbie et des *oustachis* de Croatie. Seule la littérature nous permet donc de comprendre un peu la culture slovène contemporaine.

On peut établir un point commun entre trois des grands prix SGDL-Ministère de la culture, qui ont été attribués à des traductrices de langues européennes, Anne Colin du Terrail, traductrice du finnois qui a traduit entre autres La Colonelle de Rosa Liksom, roman qui se déroule pendant la guerre d'hiver en Finlande, et Sophie Benech, traductrice du russe qui s'est attaquée à La Fin de l'homme rouge, de Svetlana Alexievitch. Ces textes nous confrontent à des horreurs, aux déchirements de la guerre, à des actes de torture et de barbarie, aux ignominies dont sont capables les hommes et j'en passe. Si la lecture de ces textes est éprouvante, qu'en est-il de la traduction ?

C'est effectivement un élément à prendre en compte dans l'effort de traduction. On ne peut s'empêcher souvent d'avoir la gorge serrée, mais il faut continuer, coûte que coûte, car ce sont des faits qui doivent être connus. C'est ce qui fait qu'il faut s'obstiner et continuer en se disant que pour nous, ce ne sont quand même que des mots.

Pour passer à quelque chose de plus gai, tu m'as cité une étude sur quatre ans de prix de traduction quels qu'ils soient, montrant qu'ils n'apportaient hélas rien d'autre que la dotation éventuelle et un peu de fierté personnelle mais que cela ne changeait jamais une carrière. Pourtant, vu les personnes qui se précipitaient autour de toi à la fin de la remise du grand prix, il semblerait qu'il puisse en être autrement et que tu défies toutes les prédictions !

Effectivement, j'ai fait de belles rencontres ! Je ne peux encore jurer de rien, mais une éditrice est intéressée par le premier roman que j'ai traduit, *Procès-verbal*, un autre éditeur m'a demandé de lui présenter les *Alexandrines*. Le roman raconte l'histoire de femmes qui confiaient leur enfant à une sœur ou une cousine avant de partir pour allaiter les enfants égyptiens après l'ouverture du canal de Suez. Cela fait longtemps que j'essaie de placer ce roman, mais cette fois, j'ai bon espoir ! Une « petite » éditrice semble intéressée par des nouvelles slovènes pour sa collection. J'ai au moins trois nouvelles pistes, pas de contrat signé, rien de vraiment concret pour l'instant, mais beaucoup d'espoir. Et ce prix me permettra peut-être de mieux convaincre des éditeurs qui étaient encore hésitants.

Et si tu croules sous le travail, tu pourras t'appuyer sur la relève !

Effectivement, dans le but d'assurer la relève, j'ai déjà présenté à une éditrice un jeune traducteur, Stéphane Baldeck qui, depuis, a traduit deux romans et une très jeune traductrice, Ferial Krasevec qui, elle, a traduit des nouvelles.

C'est important, car nous ne sommes pas nombreux, à part moi, pour ce qui est de la littérature, il n'y a actuellement qu'une autre traductrice, Zdenka Štimac, qui a monté sa petite maison d'édition, « Les éditions franco-slovènes », pour y publier les textes qui lui tiennent à cœur. La littérature slovène est en bonne voie de se faire connaître.

***Succès largement mérité, auquel je suis heureuse d'avoir apporté une petite pierre.
On se connaissait à peine au début de l'entretien, et on se quitte en amies !
Merci de m'avoir répondu si chaleureusement et de m'avoir consacré tout ce temps.***

Voir aussi : « Adriatique/Baltique : entretien avec Andrée Lück Gaye, Antoine Chalvin et Nicolas Auzanneau », propos recueillis par Étienne Gomez, *TransLittérature*, 56, p. 75-96. ♦